Document generated on 07/11/2025 9:25 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Je suis féministe : en quoi ça consiste ?

MARIANNE PRAIRIE ET CAROLINE ROY-BLAIS (DIR.), *Je suis féministe, le livre*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2016, 204 pages

Karine Castonguay

Volume 12, Number 1, Fall 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86857ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castonguay, K. (2017). Review of [Je suis féministe : en quoi ça consiste ? / MARIANNE PRAIRIE ET CAROLINE ROY-BLAIS (DIR.), *Je suis féministe, le livre*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2016, 204 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *12*(1), 31–32.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

féminismes

JE SUIS FÉMINISTE : EN QUOI ÇA CONSISTE ?

Karine Castonguay
Enseignante en littérature, Collège de Rosemont

MARIANNE PRAIRIE ET CAROLINE ROY-BLAIS (DIR.)
JE SUIS FÉMINISTE, LE LIVRE
Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2016, 204 pages

« Je suis féministe » : voilà une déclaration qui n'est pas reçue avec légèreté dans la société québécoise actuelle – et il suffit de suivre certains réseaux sociaux pour s'en rendre compte. Le sujet n'est peut-être pas tabou, mais il n'est pas sans semer la controverse. Certain.e.s croient même qu'il est désuet, dans la présente décennie, et notamment au Québec. D'autres, des jeunes femmes n'ayant pas peur de s'affirmer comme féministes avec fierté, se sont mobilisées et ont participé à la réflexion sur le blogue « Je suis féministe » dont Marianne Prairie et Caroline Roy-Blais ont retenu plusieurs extraits pour les rassembler dans un ouvrage collectif presque du même nom, publié aux Éditions du Remue-ménage l'an dernier.

Dès la dédicace (« À toutes celles qui se veulent libres, furieuses et joyeuses »), l'antithèse entre les termes « furieuses » et « joyeuses » met en relief l'aspect non figé du féminisme tel qu'il se vit par ses adhérentes. Bien que contraires, ces termes se rejoignent toutefois dans une visée commune : la liberté. Car si les féministes ne se ressemblent pas toutes, elles visent, du moins, un même objectif : se sentir libres. Ces chroniques « libres, furieuses et joyeuses entre jeunes féministes » nous montrent que ces jeunes femmes viennent briser l'idée, comme l'indique en préface Sylvie Dupont, au nom de l'équipe de *La Vie en rose* (première revue féministe au Québec, publiée une vingtaine d'années avant le blogue « Je suis féministe ») que le féminisme est « à l'agonie ou mort et enterré » (p. 10) ; ces voix s'élèvent pour lui donner un retentissement majeur et dont on peut mesurer les retombées dans cet essai.

Au printemps 2008, Marianne Prairie, de Montréal, et Isabelle Nadeau, de Gatineau, travaillant déjà dans l'espace public et se déclarant des féministes de troisième vague, développent l'idée d'un blogue pour les féministes dont la ligne éditoriale ne serait pas stricte, sauf pour cette « exigence évidente » : « avoir une perspective féministe, peu importe le sujet soumis », et une seule « prise de position commune unilatérale » (p. 16-17), celle d'un féminisme pro-choix. Rapidement, le blogue crée des adeptes, suscite la réflexion (dont celle d'un mémoire de maîtrise en sociologie déposé en 2016) et recueille de nombreux commentaires. La multiplicité des échanges rend donc ce livre d'autant plus varié, documenté et sagace.

Les chroniques, somme toute nombreuses, sont regroupées en six chapitres renvoyant à différents thèmes choisis par Marianne Prairie et Caroline Roy-Blais, et qu'elles présentent globalement : la toute première affirmation « Je suis féministe » de plusieurs correspondantes (chapitre 1), les événements qui ont marqué ces jeunes féministes depuis la fondation du blogue (chapitre 2), les tendances qu'elles ont relevées (avec enthousiasme ou avec dédain) dans les médias et dans la culture populaire (chapitre 3), les sujets chauds qu'elles ont abordés (chapitre 4), la définition et l'explication du concept d'intersectionnalité propres aux féministes de cette génération (chapitre 5) et, enfin, la pluralité des variantes du féminisme (chapitre 6). Bref, cette présentation laisse croire que la lecture de ce livre saura initier toute personne, femme comme homme, au féminisme québécois actuel.

Bien que, de prime abord, l'idée d'un recueil de billets de blogues écrits par différentes auteures comporte le risque de couvrir un ramassis d'opinions, ne croyez pas que c'est le cas avec *Je suis féministe*. Au contraire, les billets sont astucieusement bien choisis par les auteures, les propos des blogueuses, réfléchis, pesés et approfondis ou précisés par ceux de leurs commentatrices : nouvelles données, remises en perspective ou en contexte.

Dans ce livre, les auteures principales reviennent aussi sur les événements qui ont marqué les blogueuses. On apprend à connaître les grandes féministes du Québec, auxquelles les auteures ont rendu un vibrant hommage : Hélène Pedneault, Louky Bersianik, Jovette Marchessault. Les blogueuses ont bien sûr souligné, en 2009, le vingtième anniversaire de l'année 1989, année à la fois épique et tragique pour les féministes, car bien qu'elle ait marqué une avancée significative par rapport au droit des femmes de prendre des décisions personnelles concernant leur corps (référence à l'affaire Chantal Daigle), cette année s'est terminée dans la violence du massacre de Polytechnique, qui a plutôt ralenti le mouvement, permettant à certain.e.s de dire que le mouvement féministe avait exagéré et qu'il avait poussé certains hommes à bout. C'est ce que Sylvie Dupont a nommé « la Grande Noirceur de presque deux décennies qu'a cristallisée la tuerie de Polytechnique en 1989 » (p. 9).

Cela dit, cette période sombre, qui a fait suite à la tragédie de la Polytechnique et généré un malaise dans le mouvement féministe, a fait place à une autre période, plus éclatante, lors de la grève étudiante de 2012. Le mouvement social qui a résulté de la mobilisation des étudiants a permis aux femmes, jeunes et moins jeunes, de se réaffirmer sans qu'il soit gênant de se dire féministe. Puis en 2015, dans le sillage des mesures d'austérité du gouvernement libéral, à nouveau « les femmes et les féministes de la grève se sont encore une fois mobilisées » (p. 55). Par contre, cet éclat pour signifier que « les libéraux n'aiment pas les femmes » a été entaché par la répression policière violente, ramenant, dans la rue, une atmosphère de noirceur, qui rappelait la présence toujours active et oppressante du patriarcat.

Les jeunes féministes analysent d'ailleurs les médias et la culture pop « en regard de son apport au féminisme ou de sa participation à la perpétuation de la culture patriarcale » (p. 63). Elles abordent tous les sujets chauds, tels l'avortement, le couple, la famille, la maternité, la prostitution et la violence, sujets dont elles ont saisi des commentaires variés et pertinents, mais aussi se confrontant, à l'image de leurs « blogueuses [qui] bien qu'issues d'une jeune génération, sont à l'image des féminismes : multiples, diversifiées, engagées » (p. 91).

Dans le même ordre d'idées, elles définissent la tendance féministe actuelle ainsi : « Plutôt que d'aborder les différentes formes de domination et de discrimination de façon séparée (sexisme, racisme, homophobie, transphobie, etc.), on les envisage toutes liées entre elles. Elles se superposent et se croisent, d'où l'idée d'intersection » (p. 171). Le concept

suite à la page 32

suite de la page 32

d'intersectionnalité s'est élargi chez elles à l'international : des histoires de femmes originaires d'Inde, d'Iran, du Brésil, du Soudan, du Kenya, des Philippines et de Russie sont racontées pour que les féministes d'ici, bien qu'elles aient encore de féroces batailles à livrer, réalisent à quel point elles sont privilégiées par rapport à d'autres femmes dans le reste du monde (et même dans le reste du Canada : ce ne sont pas toutes les provinces qui offrent des cliniques où se pratique l'avortement).

Les auteures se penchent enfin sur «les» féminismes, qui «se déclinent, se rapprochent et se repoussent» (p. 171), bref, qui se remettent toujours en question. Cette constante réflexion renvoie moins à l'instabilité du mouvement qu'à son dynamisme, car «on peut être à la fois critiques et solidaires», pensent les blogueuses. De plus, celles-ci affirment qu'il n'est pas toujours facile d'être féministe, non pas tant à cause des nombreuses critiques que reçoit ce mouvement qu'à cause «des antiféministes, des masculinistes et autres trolls mal léchés» (p. 171) qui leur ont envoyé des commentaires sexistes, racistes et haineux qu'elles ont publiés sur leur blogue pour mieux comprendre l'antiféminisme et surtout, pour mieux montrer qu'il est bel et bien existant dans la société québécoise actuelle. Plusieurs féministes se sont même entendues pour décrire la violence du cybersexisme en énumérant ses «diverses formes : paternalisme, infantilisation, *mansplaining*, surveillance, attaques personnelles, *slut shaming*, *fat shaming*, diffusion publique de données personnelles, attaque à l'intégrité physique, menace de viol et de mort, etc.» (p. 87) C'est à frémir... pour ne pas dire à vomir. Donc, loin de réduire le féminisme à néant, ces «trolls» le rendent, au contraire, toujours nécessaire, tout comme la lecture de ce recueil pour toute personne s'interrogeant sur le féminisme actuel.

Bien que, de prime abord, l'idée d'un recueil de billets de blogues écrits par différentes auteures comporte le risque de couvrir un ramassis d'opinions, ne croyez pas que c'est le cas avec *Je suis féministe*. Au contraire, les billets sont astucieusement bien choisis par les auteures, les propos des blogueuses, réfléchis, pesés et approfondis ou précisés par ceux de leurs commentatrices : nouvelles données, remises en perspective ou en contexte. Si les jeunes féministes tiennent à prendre la parole librement, elles ne le font tout de même pas dans l'insouciance de l'opinion sans fondement. Elles font preuve d'une remarquable ouverture à l'autre ainsi que sur le monde et son histoire.

Au lieu du *Dico des filles*, offrons donc ce livre à nos adolescentes, car il présente un modèle féministe actuel, mais surtout émergent et original, intelligent et sensible. Au point de vous faire dire «Je suis féministe, moi aussi». ❖

féminismes

MANON TREMBLAY
100 QUESTIONS SUR LES FEMMES ET LA POLITIQUE
Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, 373 pages

Ces 100 questions lui ont, évidemment – on le déduit – été posées bien plus de cent fois. *100 questions sur les femmes et la politique* en est à sa seconde édition revue et augmentée, la première datant de 2008. L'auteure, Manon Tremblay, est professeure titulaire à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa et nous offre ici un ouvrage de référence exhaustif et substantiel pour quiconque veut s'instruire sur la situation actuelle et internationale des femmes en politique active. Y sont couverts l'accès au droit de vote, les comportements électoraux, les conditions pour se porter candidate et les difficultés rencontrées dans un monde marqué par une mainmise masculine séculaire, le niveau de féminisation dans les parlements et dans les gouvernements, etc.

Tremblay réussit ce tour de force de fournir une information de grande qualité sur plusieurs pays et régimes politiques sur l'ensemble de la planète. Par d'excellentes mises en contexte, elle apporte des nuances qui nous font comprendre les blocages institutionnels ou les opportunités politiques qui tantôt ont nui aux femmes, tantôt leur ont favorisé l'accès au pouvoir. On apprend entre autres cette particularité de la «filiale familière» en Asie où des femmes se retrouvent en politique parce qu'elles sont proches d'hommes influents. Ce n'est évidemment pas ce genre de cas que l'on retrouve dans les pays scandinaves, avant-gardistes, ou au Rwanda, où le taux important de femmes est justifié par un contexte constitutionnel particulier à la suite de la tragédie du génocide.

À travers ses 100 réponses variant en moyenne entre 4 et 5 pages, Manon Tremblay, qui nous fait bien comprendre que les hommes sont surreprésentés en politique, s'attaque à déconstruire plusieurs stéréotypes qui exercent encore aujourd'hui une influence néfaste, même dans les sociétés plus libérales et occidentalisées. Force est d'admettre les différences dans les façons qu'ont les femmes de comprendre et de s'approprier le féminisme ; de reconnaître que toutes les femmes ne votent pas forcément à gauche, qu'aujourd'hui les femmes au pouvoir ne se voient plus seulement confier des postes ne relevant que des questions sociales (santé, éducation) ; mais malgré tout que les responsabilités familiales pèsent encore lourdement dans la balance pour celles qui veulent faire le grand saut en politique.

Quant à l'exercice du pouvoir, les problèmes concernent autant l'aspect financier que des pratiques conservatrices et la culture interne des partis. À lire Tremblay, on comprend à demi-mots que les progrès réalisés au fil des décennies ne se font pas en ligne droite, qu'à l'occasion il y a des revers et des replis. À titre d'exemple, en 2014 on notait une légère chute du nombre de députés femmes à l'Assemblée nationale, ce taux étant de 27,2 %. Quant aux chiffres, ils ne suffisent pas toujours à tout expliquer. Si, apprend-on, le nombre de femmes est plus élevé au Sénat qu'à l'Assemblée nationale ou aux Communes, dépassant les 30 %, il s'explique surtout en fonction du pouvoir de nomination, et non par la voie démocratique.

Dans la section consacrée aux stratégies favorisant la féminisation dans les parlements, Tremblay consacre plusieurs pages à exposer le cas des quotas. Elle présente les arguments pour et contre, explique ce système, ses cibles et ses objectifs, présente une typologie permettant de comprendre que les quotas peuvent être ou non formalisés, qu'un tel système peut se rattacher tant aux processus de recrutement que de candidature ou d'élection, qu'un gouvernement pourrait les définir sur un mode permanent, temporaire ou y aller de manière progressive, bref que l'enjeu des quotas peut être appréhendé avec une certaine créativité. Et même si Tremblay démontre que le scrutin majoritaire défavoriserait les femmes alors que le scrutin proportionnel les favoriserait, le lecteur comprend, au final, que ce sont surtout la culture, les normes, les valeurs et les conceptions des rôles de genre, bien plus que les machines électorales, qui ont le potentiel véritable d'ouvrir les portes du pouvoir aux femmes. On acquiert de ce portrait en 100 questions une solide culture sur la place des femmes en politique. Mais au-delà des connaissances et des données qu'elle prodigue avec soin et concision, Manon Tremblay inculque à ses lecteurs plus qu'une *science* : une *conscience* de ce que devrait être le Politique et le partage du pouvoir, l'expression d'une «simple justice égalitaire.»

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature